

LES VERS DU CAPITAINE

Pablo Neruda

Traduction de Christian Rinderknecht
23 février 2024

Explication

On a beaucoup débattu au sujet de l'anonymat de ce livre. Ce dont moi je débattais dans mon for intérieur pendant ce temps était si je devais ou non le tirer hors de son origine intime : révéler sa progéniture était dénuder l'intimité de sa naissance. Et il ne me semblait pas que cette action fût loyale aux transports d'amour et de furie, au climat inconsolable et ardent de l'exil qui lui donna le jour.

D'autre part je pense que tous les livres devraient être anonymes. Mais entre ôter à tous les miens mon nom et le donner au plus mystérieux, je cédai, enfin, bien que sans beaucoup d'enthousiasme.

Pourquoi conserva-t-il son mystère si longtemps ? Parce que rien et parce que tout, parce que ceci et parce que cela, à cause de joies impropres, à cause de souffrances étrangères. Quand Paulo Ricci, compagnon lumineux, l'imprima pour la première fois à Naples en 1952 nous pensâmes que ces rares exemplaires qu'il soigna et prépara avec excellence disparaîtraient sans laisser de traces dans le sable du sud.

Il n'en fut pas ainsi. Et la vie qui réclama son explosion secrète aujourd'hui me l'impose comme présence de l'inébranlable amour.

Je livre donc cet ouvrage sans l'expliquer davantage, comme s'il était mien et ne l'était pas : il suffit qu'il puisse marcher seul de par le monde et croître de lui-même. Maintenant que je le reconnais j'espère que son sang furieux me reconnaîtra aussi.

PABLO NERUDA.

Île Noire, novembre 1963.

La Havane, 3 octobre 1951.

Cher monsieur¹ :

Je me permet de vous envoyer ces papiers qui je crois vous intéresseront et que je n'ai pu rendre publics jusqu'à présent.

Je possède tous les originaux de ces vers. Il furent écrits dans les lieux les plus divers, comme des trains, des avions, des cafés et sur de petits bouts de papier bizarres sur lesquels il n'y a presque pas de corrections. Dans une de ses dernières lettres venait La lettre en chemin. Beaucoup de ces papiers, étant froissés et coupés, sont presque illisibles, mais je pense avoir réussi à les déchiffrer.

Ma personne n'a pas d'importance, mais je suis la protagoniste de ce livre et cela me rend fière et satisfaite de ma vie.

Cet amour, ce grand amour, naquit un août d'une année quelconque, lors de mes tournées comme artiste, dans les villes et villages de la frontière franco-espagnole.

Lui venait de la guerre d'Espagne. Il ne venait pas vaincu. Il était du parti de Pasionaria, il était plein d'espoirs pour son petit et lointain pays, en Amérique Centrale.

Je suis au regret de ne pouvoir vous donner son nom. Je n'ai jamais su lequel était le véritable, si c'était Martínez, Ramírez ou Sánchez. Moi je le nomme simplement mon Capitaine et celui-ci est le nom que je veux conserver dans ce livre.

Ses vers sont comme lui-même : tendres, amoureux, passionnés, et terribles dans leur colère. Il était fort et sa force tous ceux qui l'approchaient la sentaient. C'était un homme privilégié, de ceux qui naissent pour de grands destins. Moi je sentais sa force et mon plaisir le plus grand était de me sentir petite à ses côtés.

Il entra dans ma vie, comme il le dit dans un vers, en abattant la porte. Il ne frappa pas à la porte avec la timidité d'un amoureux. Dès le premier instant il se sentit maître de mon corps et de mon âme. Il me fit sentir que tout changeait dans ma vie, cette petite vie d'artiste, de commodité, de mollesse qui était la mienne se transforma comme tout ce qu'il touchait.

1. NDE. Nous reproduisons ici la lettre prologue des éditions où le véritable auteur de ce livre se maintint anonyme.

Il ne connaissait pas les petits sentiments, et ne les acceptait pas non plus. Il me donna son amour avec toute la passion qu'il était capable d'éprouver et je l'ai aimé comme jamais je ne m'avais cru capable d'aimer. Tout se transforma dans ma vie. J'entrai dans un monde dont je n'avais jamais rêvé l'existence auparavant. J'eus tout d'abord peur, il y eut des moments de doute, mais l'amour ne me laissa pas hésiter très longtemps.

Cet amour m'apportait tout. La tendresse douce et simple quand il cherchait une fleur, un jouet, un galet de rivière et me l'offrait avec ses yeux humides d'une tendresse infinie. Ses grandes mains étaient, à ce moment, si douces et dans ses yeux pointait alors une âme d'enfant.

Mais il y avait en moi un passé que lui ne connaissait pas et il y avait des jalousies et des furies impossibles à contenir. Celles-ci étaient comme des tempêtes furieuses qui battaient son âme et la mienne, mais jamais elles n'eurent assez de force pour mettre en pièces la chaîne qui nous unissait, qui était notre amour, et de chaque tempête nous sortions plus unis, plus forts, plus sûrs de nous-mêmes.

À chacun de ces moments, il écrivait ces vers, qui me faisaient monter au ciel ou descendre à l'enfer même, avec la crudité de ses mots qui me brûlaient comme des braises.

Il ne pouvait aimer d'une autre manière. Ces vers sont l'histoire de notre amour, grand dans toutes ses manifestations. Il possédait la même passion que lui mettait dans ses combats, dans ses luttes contre les injustices. Il souffrait de la peine et de la misère, non seulement de son peuple, mais de tous les peuples, toutes les luttes parce qu'il les agitaient étaient siennes et il s'y livrait entier, avec toute sa passion.

Moi je suis très peu littéraire et je ne peux rien dire de la valeur de ces vers, en dehors de la valeur humaine qu'indiscutablement ils possèdent. Peut-être le Capitaine ne pensa jamais que ces vers seraient publiés, mais maintenant je crois qu'il est de mon devoir de les donner au monde.

Vous salue avec empressement

ROSARIO DE LA CERDA

Première partie

L'amour

En toi la terre

Petite
rose,
rose petite,
parfois,
minuscule et nue,
on dirait
que dans une des mes mains
tu tiens,
qu'ainsi je vais te clôre
et te porter à ma bouche,
mais
soudain
mes pieds touchent tes pieds et ma bouche tes lèvres,
tu as grandi,
tes épaules s'élèvent comme deux collines,
tes seins se promènent sur ma poitrine,
mon bras parvient à peine à encercler la fine
ligne de nouvelle lune de ta ceinture :
dans l'amour comme eau de mer tu t'es défaite :
je mesure à peine les yeux les plus étendus du ciel
et je m'incline vers ta bouche pour baiser la terre.

La reine

Moi je t'ai nommée reine.
Il y en a de plus grandes que toi, de plus grandes.
Il y en a de plus pures que toi, de plus pures.
Il y en a de plus belles que toi, de plus belles.

Mais toi tu es la reine.

Quand tu vas dans les rues
personne ne te reconnaît.
Personne ne voit ta couronne de cristal, personne ne regarde
le tapis d'or rouge
sur lequel tu marches où que tu passes,
le tapis qui n'existe pas.

Et quand tu parais
sonnent alors tous les fleuves
dans mon corps, les cloches
secouent le ciel,
et un hymne emplit le monde.

Seulement toi et moi.
Seulement toi et moi, mon amour,
l'entendent.

Le potier

Tout ton corps possède
un sommet ou une douceur qui m'est destiné.

Quand je hausse la main
je trouve en chaque lieu une colombe
qui me cherchait, comme
si l'on t'avait, mon amour, fait d'argile
pour mes propres mains de potier.

Tes genoux, tes seins,
ta ceinture
manquent en moi comme dans le creux
d'une terre assoiffée
dont on a dégagé
une forme,
et ensemble
nous sommes complets comme un unique fleuve,
comme un unique sable.

8 septembre

Aujourd'hui, ce jour fut une pleine coupe,
aujourd'hui, ce jour fut l'immense vague,
aujourd'hui fut toute la terre.

Aujourd'hui la mer tempétueuse
nous souleva dans un baiser
si haut que nous tremblâmes
à la lumière d'un éclair
et, enlacés, nous descendîmes
pour nous submerger sans nous dénouer.

Aujourd'hui nos corps se firent étendus,
ils crûrent jusqu'à la limite du monde
et ils roulèrent en se fondant
dans une unique goutte
de cire ou météore.

Entre toi et moi s'ouvrit une nouvelle porte
et quelqu'un, sans visage encore,
là nous attendait.

Tes pieds

Quand je ne peux regarder ton visage
je regarde tes pieds.

Tes pieds d'os arqués,
tes petits pieds durs.

Je sais qu'ils te soutiennent,
et que ton doux poids
sur eux se lève.

Ta taille et ta poitrine,
la pourpre dupliquée
de tes mamelons,
la boîte de tes yeux
qui viennent de voler,
ta large bouche de fruit,
ta chevelure rouge,
ô ma petite tour.

Mais je n'aime tes pieds
que parce qu'ils marchèrent
sur la terre et sur
le vent et sur l'eau,
jusqu'à ce qu'ils me trouvèrent.

Tes mains

Quand tes mains s'en vont,
mon amour, vers les miennes,
que m'apportent-elles en un vol ?
Pourquoi s'arrêtèrent-elles
sur ma bouche, soudain,
pourquoi les reconnais-je
comme si alors, avant,
je les avais touchées,
comme si avant d'être
elles avaient parcouru
mon front, ma taille ?

Leur suavité venait
en volant au-dessus du temps,
de la mer, de la vapeur,
du printemps,
et quand tu posas
tes mains sur ma poitrine,
je reconnus ces ailes
de colombe dorée,
je reconnus cette glaise
et cette couleur de blé.

Durant les années de ma vie
j'ai cheminé en les cherchant.
Je montai les escaliers,
croisai les récifs,
les trains m'emportèrent,
les eaux m'apportèrent,
et en la peau des raisins
j'ai cru te toucher.
Le bois soudain
m'apporta ton contact,
l'amande m'annonçait
ta suavité secrète,
jusqu'à ce que se refermèrent
tes mains sur ma poitrine
et là comme deux ailes
elles terminèrent leur voyage.

Ton rire

Ôte-moi le pain si tu veux,
ôte-moi l'air, mais
ne m'ôte pas ton rire.

Ne m'ôte pas la rose,
la lance qui égrène,
l'eau qui soudain
éclate dans ta joie,
la brusque vague
de plante qui t'enfante.

Ma lutte est dure et je reviens
avec les yeux fatigués
parfois d'avoir vu
la terre qui ne change pas,
mais en entrant ton rire
monte au ciel en me cherchant
et ouvre pour moi toutes
les portes de la vie.

Mon amour, à l'heure
la plus obscure égrène
ton rire, et si soudain
tu vois que mon sang tache
les pierres de la rue,
rie, parce que ton rire
sera pour mes mains
comme une épée fraîche.

Près de la mer en automne,
ton rire doit hisser
sa cascade d'écume,
et au printemps, mon amour,
je veux ton rire comme
la fleur que j'attendais,
la fleur azur, la rose
de ma patrie sonore.

Ris de la nuit,
du jour, de la lune,
moque-toi des rues
tordues de l'île,
ris de cet enfant
maladroit qui t'aime,
mais quand j'ouvre
les yeux et les ferme,
quand mes pas vont,
quand reviennent mes pas,
refuse-moi le pain, l'air,
la lumière, le printemps,
mais ton rire jamais
car j'en mourrais.

L'inconstant

Mes yeux s'en allèrent
derrière une brune
qui passa.

Elle était de nacre noire,
elle était de raisins violets,
et mon sang me fouetta
avec sa queue de feu.

Derrière toutes
je m'en vais.

Une claire blonde passa,
comme une plante d'or,
balançant ses dons.
Et ma bouche s'en alla
comme une vague
déchargeant sur sa poitrine
des éclairs de sang.

Derrière toutes
je m'en vais.

Mais vers toi, sans que je bouge,
sans te voir, toi distante,
vont mon sang et mes baisers,
ma brune et claire,
ma grande et petite,
ma large et fine,
ma laide, ma splendide,
faite de tout l'or
et de tout l'argent,
faite de tout le blé
et de toute la terre,
faite de toute l'eau
des vagues marines,

faite pour mes bras,
faite pour mes baisers,
faite pour mon âme.

La nuit sur l'île

Toute la nuit j'ai dormi contre toi
près de la mer, sur l'île.
Tu étais sauvage et douce entre le plaisir et le sommeil,
entre le feu et l'eau.

Peut-être très tard
nos rêves s'unirent
en haut ou au fond,
en haut comme les branches qu'un même vent agite,
en bas comme les rouges racines qui se touchent.

Peut-être ton rêve
se sépara du mien
et sur la mer obscure
me cherchait
comme avant,
quand tu n'existais pas encore,
quand sans te distinguer
je naviguai à ton côté,
et tes yeux cherchaient
ce que maintenant
— pain, vin, amour et colère —
je te donne à pleines mains
parce que tu es la coupe
qui attendait les dons de ma vie.

J'ai dormi contre toi
toute la nuit pendant
que l'obscur terre tourne
avec vivants et morts,
et au réveil soudain
au milieu de l'ombre
mon bras entourait ta taille.
Ni la nuit, ni le sommeil
ne purent nous séparer.

J'ai dormi contre toi

et au réveil ta bouche
sortie de ton rêve
me donna la saveur de terre,
d'eau marine, d'algues,
du fond de ta vie,
et je reçus ton baiser
mouillé par l'aurore
comme s'il me venait
de la mer qui nous entoure.

Le vent sur l'île

Le vent est un cheval :
écoute comme il court
à travers la mer, à travers le ciel.

Il veut m'emmener, écoute
comme il parcourt le monde
pour m'emmener au loin.

Cache-moi dans tes bras
cette nuit seulement,
pendant que la pluie éclate
contre la mer et la terre
sa bouche innombrable.

Entends comme le vent
m'appelle en galopant
pour m'emmener au loin.

Avec ton front contre mon front,
avec ta bouche contre ma bouche,
nos corps noués
à l'amour qui nous brûle,
laisse le vent passer
sans qu'il puisse m'emmener.

Laisse que le vent coure
couronné d'écume,
qu'il m'appelle et me cherche
en galopant dans l'ombre,
pendant que moi, immergé
sous tes grands yeux,
cette nuit seulement
je me reposerai, mon amour.

L'infinie

Vois-tu ces mains ? Elles ont mesuré
la terre, elles ont séparé
les minéraux et les céréales,
elles ont fait la paix et la guerre,
elles ont abattu les distances
de tous les océans et fleuves,
et cependant
quand elles te parcourent,
toi, petite,
grain de blé, alouette,
elles ne parviennent pas à te saisir entière,
elles s'épuisent en atteignant
les colombes jumelles
qui reposent ou volent sur ta poitrine,
elles parcourent les distances de tes jambes,
elles s'enroulent dans la lumière de ta taille.
Pour moi tu es un trésor plus chargé
d'immensité que la mer et ses grappes
et tu es blanche et bleue et étendue comme
la terre en la vendange.
Dans ce territoire,
de tes pieds à ton front,
marchant, marchant, marchant,
je passerai ma vie.

Belle

Belle,
comme sur la pierre fraîche
de la source, l'eau
ouvre un large éclair d'écume,
ainsi est le sourire sur ton visage,
belle.

Belle,
avec de fines mains et minces pieds,
comme un petit cheval d'argent,
marchant, fleur du monde,
ainsi je te vois,
belle.

Belle,
avec un nid de cuivre emmêlé
sur ta tête, un nid
couleur de miel sombre
où mon cœur flamboie et repose,
belle.

Belle,
tes yeux sont trop grands pour ta figure,
tes yeux sont trop grands pour la terre.
Il y a des pays, il y a des fleuves,
dans tes yeux,
ma patrie est dans tes yeux,
je chemine en eux,
ils donnent jour au monde
où je chemine,
belle.

Belle,
tes seins sont comme deux pains faits
de terre céréale et lune d'or,
belle.

Belle,
ta ceinture
la fit mon bras comme un cours d'eau quand
il passa mille ans sur ton corps doux,
belle.

Belle,
rien n'égale tes hanches,
peut-être la terre possède
en quelque lieu occulte
la courbe et l'arôme de ton corps,
peut-être en quelque lieu,
belle.

Belle, ma belle,
ta voix, ta peau, tes ongles,
belle, ma belle,
ton être, ta lumière, ton ombre,
belle,
tout cela est à moi, belle,
tout cela est à moi, mienne,
quand tu marches ou reposes,
quand tu chantes ou dors,
quand tu souffres ou rêves,
toujours,
quand tu es proche ou loin,
toujours,
tu es mienne, ma belle,
toujours.

La branche dérobée

À la nuit tombée nous entrerons
pour dérober
une branche fleurie.

Nous passerons le mur,
dans les ténèbres du jardin d'autrui,
deux ombres dans l'ombre.

L'hiver n'est pas encore parti,
et le pommier apparaît
changé soudain
en cascade d'étoiles odorantes.

À la nuit tombée nous entrerons
jusqu'à son tremblant firmament,
et tes petites mains et les miennes
déroberont les étoiles.

Et secrètement,
chez nous,
dans la nuit et dans l'ombre,
le silencieux pas du parfum
entrera avec tes pas
et le corps clair du printemps
aux pieds étoilés.

Le fils

Ah fils, sais-tu, sais-tu
d'où tu viens ?

D'un lac aux mouettes
blanches et faméliques.

Au bord de l'eau d'hiver
elle et moi allumâmes
un feu de joie rouge
en nous usant les lèvres
à tant nous baiser l'âme,
jetant tout au brasier,
brûlant nos vies.

Ainsi tu vins au monde.

Mais elle pour me voir
et pour te voir un jour
traversa les mers
et moi pour embrasser
sa petite taille
je parcourus toute la terre,
avec des guerres et des montagnes,
avec des sables et des épines.

Ainsi tu vins au monde.

De tant de lieux tu viens,
de l'eau et de la terre,
du feu et de la neige,
de si loin tu chemines
vers nous deux,
depuis l'amour terrible
qui nous a enchaîné,
que nous voulons savoir

comment tu es, ce que tu nous dis,
parce que tu en sais plus
du monde que nous te donnâmes.

Comme une grande tornade
nous secouâmes
l'arbre de la vie
jusqu'aux plus occultes
fibres des racines
et tu apparais maintenant
chantant dans le feuillage,
à la plus haute branche
qu'avec toi nous atteignons.

La terre

La terre verte s'est livrée
à tout le jaune, or, récoltes,
mottes, feuilles, grains,
mais quand l'automne se lève
avec son vaste étendard
tu es celle que je vois,
ta chevelure est pour moi
celle qui distribue les épis.

Je vois les monuments
d'antique pierre brisée,
mais si je touche
la cicatrice de pierre
ton corps me répond,
mes doigts reconnaissent
soudain, frémissants,
ta chaude douceur.

Parmi les héros je vais
tout juste décoré
sur la terre et la poussière
et derrière eux, muette,
avec tes petits pas,
es-tu ou n'es-tu pas ?

Hier quand on déracina,
pour le voir,
le vieil arbre nain,
je te vis sortir me regardant
depuis les racines
torturées et assoiffées.

Et quand vient le sommeil
pour m'étendre et m'enlever
vers mon propre silence
il y a un grand vent blanc
qui abat mon rêve

et les feuilles tombent de lui,
elles tombent comme des couteaux
sur moi saignant.

Et chaque blessure a
la forme de ta bouche.

Absence

À peine t'ai-je laissée,
tu vas en moi, cristalline
ou tremblante,
ou inquiète, blessée par moi-même
ou comblée d'amour, comme quand tes yeux
se ferment sur le don de la vie
que sans cesse je t'offre.

Mon amour,
nous nous sommes trouvés
assoiffés et nous avons
bu toute l'eau et le sang,
nous nous sommes trouvés
affamés
et nous nous mordîmes
comme le feu mord,
nous laissant des blessures.

Mais attends-moi,
garde-moi ta douceur.
Je te donnerai aussi
une rose.

Deuxième partie

Le désir

Le tigre

Je suis le tigre.
Je te guette parmi les feuilles
larges comme des lingots
de minerais mouillés.

Le fleuve blanc croît
sous le brouillard. Tu arrives.

Nue tu t'immerges.
J'attends.

Alors d'un saut
de feu, sang, dents,
d'un coup de patte je jette à terre
ta poitrine, tes hanches.

Je bois ton sang, je brise
tes membres un par un.

Et je veille
des années dans la jungle
tes os, ta cendre,
immobile, loin
de la haine et de la colère,
désarmé dans ta mort,
croisé par les lianes,
immobile sous la pluie,
sentinelle implacable
de mon amour assassin.

Le condor

Je suis le condor, je vole
au-dessus de toi qui chemines
et soudain dans un moulinet
de vent, plume, serres,
je t'attaque et t'enlève
dans un cyclone sifflant
de froid impétueux.

Et à ma tour de neige,
à mon repaire noir
je t'emporte et seule tu y vis,
et tu te couvres de plumes
et voles au-dessus du monde,
immobile, dans l'altitude.

Femelle condor, sautons
sur cette proie rouge,
déchirons la vie
qui passe en palpitant
et élevons ensemble
notre vol sauvage.

L'insecte

De tes hanches jusqu'à tes pieds
je veux faire un long voyage.

Je suis plus petit qu'un insecte.

Je vais par ces collines,
elles sont de couleur d'avoine,
elles ont de minces empreintes
que seul moi je connais,
centimètres brûlés,
pâles perspectives.

Ici il y a une montagne.
Je n'en sortirai jamais.
Oh quelle mousse géante !
Et un cratère, une rose
de feu humidifié !

Le long de tes jambes je descends
en filant une spirale
ou en dormant pendant le voyage
et je parviens à tes genoux
de ronde dureté
comme aux cimes dures
d'un clair continent.

Vers tes pieds je glisse,
vers les huit ouvertures
de tes doigts aigus,
lents, péninsulaires,
et d'eux jusqu'au vide
du drap blanc
je tombe, cherchant aveugle
et affamé ton contour
de pot brûlant !

Troisième partie

Les furies

L'amour

Qu'as-tu, qu'avons-nous,
que nous arrive-t-il ?
Ah notre amour est une corde dure
qui nous amarre en nous blessant
et si nous voulons
sortir de notre blessure,
nous séparer,
elle refait un nœud et nous condamne
à saigner et brûler ensemble.

Qu'as-tu ? Je te regarde
et je ne trouve rien en toi à part deux yeux
comme tous les yeux, une bouche
perdue parmi mille bouches que j'ai baisé, plus belles,
un corps pareil à ceux qui glissèrent
sous mon corps sans laisser de souvenirs.

Et si vide de par le monde tu allais
comme une jarre de couleur des blés
sans air, sans son, sans substance !
J'ai cherché en vain en toi
de la profondeur pour mes bras
qui creusent, sans cesse, sous la terre :
sous ta peau, sous tes yeux
rien,
sous ta double poitrine levée
à peine
un courant d'ordre cristallin
qui ne sait pourquoi il s'écoule en chantant.
Pourquoi, pourquoi, pourquoi,
mon amour, pourquoi ?

Toujours

Avant moi
je ne suis pas jaloux.

Viens avec un homme
dans ton dos,
viens avec cent hommes dans ta chevelure,
viens avec mille hommes entre ta poitrine et tes pieds,
viens comme un fleuve
plein de noyés
qui rencontre la mer furieuse,
l'écume éternelle, le temps !

Apporte-les tous
où je t'attends :
toujours nous serons seuls,
toujours nous serons toi et moi
seuls sur la terre
pour commencer la vie !

Le dévoiement

Si ton pied se dévoie à nouveau,
il sera tranché.

Si ta main t'emmène
vers un autre chemin
elle tombera putréfiée.

Si tu me prives de ta vie
tu mourras
bien que tu vives.

Tu poursuivras, morte ou ombre,
ta marche sans moi sur la terre.

La question

Mon amour, une question
t'a détruite.

Je suis revenu vers toi
de l'incertitude aux épines.

Je te veux droite comme
l'épée ou le chemin.

Mais tu t'entêtes
à garder un détour
d'ombre que je ne veux pas.

Mon amour,
comprends-moi,
je te veux toute entière,
des yeux aux pieds, aux ongles,
dedans,
toute la clarté, celle que tu gardais.

C'est moi, mon amour,
qui cogne à ta porte.
Ce n'est pas le fantôme, ce n'est pas
celui qui avant s'arrêta
à ta fenêtre.
Moi j'abats la porte :
moi j'entre dans toute ta vie :
je viens vivre dans ton âme :
tu ne peux me résister.

Tu dois ouvrir porte à porte,
tu dois m'obéir,
tu dois ouvrir les yeux
pour que je cherche en eux,
tu dois voir comment je marche
d'un pas pesant

sur tous les chemins
qui, aveugles, m'attendaient.

Ne me crains pas,
je suis à toi,
mais
je ne suis ni le passager ni le mendiant,
je suis ton maître,
celui que tu attendais,
et maintenant j'entre
dans ta vie,
pour ne plus en sortir,
mon amour, mon amour, mon amour,
pour y rester.

La prodigue

Je t'ai choisie parmi toutes les femmes
pour que tu répètes
sur la terre
mon cœur qui danse avec des épis
ou lutte sans caserne quand il le faut.

Je te demande : où est mon fils ?

Ne m'attendait-il pas en toi, me reconnaissant,
et me disant : «Appelle-moi pour paraître sur la terre
pour continuer tes luttes et tes chants» ?

Rends-moi mon fils !

Tu l'as oublié aux portes
du plaisir, oh prodigue
ennemie,
as-tu oublié que tu vins à ce rendez-vous,
le plus profond, celui
où tous les deux, unis, nous continuerons à parler
à travers sa bouche, mon amour,
ah, de tout ce
que nous ne pûmes nous dire ?

Quand je te soulève en une vague
de feu et sang, et que se duplique
la vie entre nous,
souviens-toi
que quelqu'un nous appelle
comme jamais personne ne nous a appelé
et que nous ne répondons pas
et nous restons seuls et lâches
face à la vie que nous nions.

Prodigue,
ouvre les portes,

et que dans ton cœur
le nœud aveugle
se dénoue et vole
avec ton sang et le mien
dans le monde !

Le mal

Je t'ai fait mal, mon cœur,
j'ai déchiré ton âme.

Comprends-moi.
Tous savent qui je suis,
mais ce Je Suis
est en plus un homme
pour toi.

En toi j'hésite, je tombe
et me relève ardent.
Toi parmi les êtres
tu as le droit
de me voir faible.
Et ta petite main
de pain et de guitare
doit jouer² de ma poitrine
quand elle part combattre.

C'est pour cela que je cherche en toi la pierre ferme.
D'après mains je plante dans ton sang
en cherchant ta fermeté
et la profondeur dont j'ai besoin,
et si je ne parviens
à rien d'autre que ton rire de métal, si je ne trouve
rien pour soutenir mes durs pas,
adorée, reçois
ma tristesse et ma colère,
mes mains ennemies
te détruisant un peu
pour que tu t'élèves de l'argile,
faite à nouveau pour mes combats.

2. NDT. Le verbe *tocar* signifie *jouer* (d'un instrument de musique) mais aussi *toucher*.

Le puits

Parfois tu t'enfonces, tu tombes
dans ton trou de silence,
dans ton abîme de colère fière,
et tu peux à peine
revenir, toujours avec des restes déchirés
de ce que tu trouvas
dans la profondeur de ton existence.

Mon amour, que trouves-tu
dans ton puits fermé ?
Des algues, des marécages, des roches ?
Que vois-tu avec des yeux aveugles,
rancunière et blessée ?

Mon cœur, tu ne trouveras pas
dans le puits dans lequel tu tombes
ce que moi je garde pour toi dans les hauteurs :
un bouquet de jasmins couvert de rosée
un baiser plus profond que ton abîme.

Ne me crains pas, ne tombe pas
dans ta rancœur à nouveau.
Bat le mot qui vint te blesser
et laisse-le s'envoler par la fenêtre ouverte.

Il reviendra me blesser
sans que tu le diriges
car il fut chargé d'un instant dur
et cet instant sera désarmé sur ma poitrine.

Souris-moi radieuse
si ma bouche te blesse.
Je ne suis pas un pasteur doux
comme dans les contes de fées,
mais un bon bûcheron qui partage avec toi
la terre, le vent et les épines des monts.

Aime-moi, toi, souris-moi,
aide-moi à être bon.
Ne te blesse pas sur moi, car ce sera inutile,
ne me blesse pas parce que tu te blesses.

Le songe

Marchant sur le sable
je décidai de te quitter.

J'avais sur une boue obscure
qui tremblait,
et m'y enfonçant et en en sortant
je décidai que tu sortisses
de moi, que tu me pesais
comme une pierre coupante,
et j'élaborai ta perte
pas à pas :
te couper les racines,
te lâcher seule dans le vent.

Ah à ce moment,
mon cœur, un songe
avec ses ailes terribles
te couvrait.

Tu te sentais avalée par la boue,
et tu m'appelais et je ne venais pas,
tu partais, immobile,
sans te défendre
jusqu'à te noyer dans la gueule de sable.

Après
ma décision rencontra ton songe,
et de la rupture qui nous fendait l'âme,
nous surgîmes propres à nouveau, nus,
nous aimant
sans rêve, sans sable,
complets et radieux,
scellés par le feu.

Si toi tu m'oublies

Je veux que tu saches
une chose.

Tu sais comment c'est :
si je regarde
la lune de cristal, la branche rouge
du lent automne à ma fenêtre,
si je touche
près du feu
l'impalpable cendre
ou le corps ridé de la bûche,
tout me conduit à toi,
comme si tout ce qui existe,
arômes, lumière, métaux
étaient de petits bateaux qui naviguent
vers tes îles qui m'attendent.

Bien, maintenant
si peu à peu tu cesses de m'aimer
je cesserai de t'aimer peu à peu.

Si soudain
tu m'oublies
ne me cherches pas
car je t'aurais déjà oublié.

Si tu juges long et fou
le vent de drapeaux
qui souffle dans ma vie
et que tu te décides
à me laisser au bord
du cœur dans lequel j'ai des racines,
pense
que ce jour-là,
à cette heure-là
je lèverai les bras
et mes racines sortiront

pour chercher une autre terre.

Mais
si chaque jour,
chaque heure
tu sens que tu m'es destinée
avec une douceur implacable.
Si chaque jour monte
me chercher une fleur à tes lèvres,
ah mon amour, ah mienne,
en moi tout ce feu se répète,
en moi rien ne s'éteint ni ne s'oublie,
mon amour se nourrit de ton amour, mon aimée,
et tant que tu vivras il sera dans tes bras
sans quitter les miens.

L'oubli

Tout l'amour dans une coupe
large comme la terre, tout
l'amour avec les étoiles et les épines
je te donnai, mais tu marchas
avec de petits pieds, aux talons sales,
sur le feu, en l'éteignant.

Ah grand amour, petite aimée !

Je ne m'arrêtai pas dans la lutte.
Je ne cessai pas de marcher vers la vie,
vers la paix, vers le pain pour tous,
mais je t'élevai dans mes bras
et te clouai à mes baisers
et te regardai comme jamais
ne regarderont à nouveau des yeux humains.

Ah grand amour, petite aimée !

Alors tu ne mesuras pas ma stature,
et l'homme qui pour toi mit de côté
le sang, le blé, l'eau
tu le confondis
avec le petit insecte qui tomba dans ta jupe.

Ah grand amour, petite aimée !

N'attends pas que je te regarde dans la distance
en arrière, reste
avec ce que je t'ai laissé, promène-toi
avec ma photographie trahie,
moi je continuerai à marcher,
ouvrant de larges chemins contre l'ombre, rendant
suave la terre, distribuant
l'étoile pour ceux qui viennent.

Reste sur le chemin.
La nuit est venue pour toi.
Peut-être au matin
nous reverrons-nous.

Ah grand amour, petite aimée !

Les jeunes filles

Jeunes filles qui cherchiez
le grand amour, le grand amour terrible,
que s'est-il passé, jeunes filles ?

Peut-être
le temps, le temps !

Parce que maintenant,
il est là, voyez comme il passe
traînant les pierres azur,
défaisant les fleurs et les feuilles,
avec un bruit d'écume battue
contre toutes les pierres de ton monde,
avec une odeur de sperme et de jasmins,
contre la lune sanglante !

Et maintenant
tu touches l'eau avec tes petits pieds,
avec ton petit cœur
et tu ne sais que faire !

Ils sont meilleurs
certains voyages nocturnes,
certains appartements,
certaines promenades follement divertissantes,
certains bals sans plus de conséquences
que continuer le voyage !
Meurs de peur ou de froid,
ou de doute,
car moi avec mes grands pas
je la trouverai,
en toi,
ou loin de toi,
et elle me trouvera,
celle qui ne tremblera pas face à l'amour,
celle qui sera fondue
avec moi

dans la vie et la mort !

Tu venais

Tu ne m'as pas fait souffrir
mais attendre.

Ces heures
emmêlées, pleines
de serpents,
quand
s'abîmait mon âme et je me noyais,
tu venais en marchant,
tu venais nue et griffée,
tu arrivais sanglante jusqu'à ma couche,
ô ma fiancée,
et alors
toute la nuit nous marchâmes
en dormant
et quand nous nous éveillâmes
tu étais intacte et neuve,
comme si le grave vent des songes
avait encore embrasé
ta chevelure
et dans le blé et l'argent avait immergé
ton corps jusqu'à le laisser éblouissant.

Je n'ai pas souffert mon amour,
je t'attendais seulement.
Tu devais changer de cœur
et de regard
après avoir touché la profonde
zone de mer que t'offrit ma poitrine.
Tu devais sortir de l'eau
pure comme une goutte soulevée
par une vague nocturne.

Ô ma fiancée, tu dus
mourir et naître, je t'attendais.
Je n'ai pas souffert en te cherchant,
je savais que tu viendrais,
une femme neuve avec ce que j'adore

de celle que je n'adorais pas,
avec tes yeux, tes mains et ta bouche
mais avec un autre cœur
qui s'éveilla au matin à mon côté
comme s'il avait toujours été là
pour continuer avec moi pour toujours.

Quatrième partie

Les vies

La montagne et la rivière

Dans ma patrie il y a une montagne.
Dans ma patrie il y a une rivière.

Viens avec moi.

La nuit gravit la montagne.
La faim descend la rivière.

Viens avec moi.

Qui sont ceux qui souffrent ?
Je ne sais, mais ils sont des miens.

Viens avec moi.

Je ne sais, mais ils m'appellent
et me disent «Nous souffrons».

Viens avec moi.

Et ils me disent : «Ton peuple,
ton peuple malchanceux,
entre la montagne et la rivière,
affamé et endolori,
ne veut pas lutter seul,
il t'attend, mon ami».

Oh toi, celle que j'aime,
petite, rouge grain
de blé,

la lutte sera dure,

la vie sera dure,
mais tu viendras avec moi.

La pauvreté

Ah tu ne veux pas,
la pauvreté
t'effraie,

tu ne veux pas
aller avec des souliers abîmés au marché
et revenir avec la même vieille robe.

Mon amour, nous n'aimons pas,
comme le veulent les riches,
la misère. Nous
l'extirperons comme dent gâtée
qui jusqu'à présent a mordu le cœur de l'homme.

Mais je ne veux pas
que tu la craignes.
Si elle parvient par ma faute à ta demeure,
si la pauvreté expulse
tes souliers dorés,
qu'elle n'expulse pas ton rire qui est le pain de ma vie.
Si tu ne peux payer le loyer
pars travailler d'un pas fier,
et pense alors, mon amour, que je te regarde
et nous sommes ensemble la plus grande richesse
que l'on n'a jamais réunie sur la terre.

Les vies

Ah si incommodée parfois
je te sens
avec moi, vainqueur parmi les hommes !

Parce que tu ne sais pas
qu'avec moi vainquirent
des milliers de visages que tu ne peux voir,
des milliers de pieds et poitrines qui marchèrent avec moi,
que je ne suis pas,
que je n'existe pas,
que je suis seulement le front de ceux qui vont avec moi,
que je suis plus fort
parce que je porte en moi
non ma petite vie
mais toutes les vies,
et je marche d'un pas sûr vers l'avant
parce que j'ai mille yeux,
je frappe du poids de la pierre
parce que j'ai mille mains
et ma voix s'entend sur les rives
de toutes les terres
parce qu'elle est la voix de tous
ceux qui ne parlèrent pas,
de ceux qui ne chantèrent pas
et chantent aujourd'hui avec cette bouche
qui te baise, toi.

Le drapeau

Lève-toi avec moi.

Personne ne voudrait
autant que moi rester
sur l'oreiller sur lequel tes paupières
veulent clôre le monde pour moi.
Là aussi je voudrais
laisser dormir mon sang
entourant ta douceur.

Mais lève-toi,
toi, lève-toi,
mais lève-toi avec moi
et sortons réunis
pour lutter corps à corps
contre les toiles d'araignée du malfaisant,
contre le système qui distribue la faim,
contre l'organisation de la misère.

Allons,
et toi, mon étoile, près de moi,
nouveau-née de ma propre argile,
tu auras déjà trouvé la source que tu occultes
et au milieu du feu tu seras
près de moi,
avec tes yeux braves,
dressant mon drapeau.

L'amour du soldat

En pleine guerre la vie t'amena
à être l'amour du soldat.

Avec ta pauvre robe de soie,
tes ongles de fausse pierre
il te revint de marcher sur le feu.

Viens ici, vagabonde,
viens boire sur ma poitrine
une rouge rosée.

Tu ne voulais pas savoir où tu marchais,
tu étais la compagne de bal,
tu n'avais ni parti ni patrie.

Et maintenant en marchant à mes côtés
tu vois qu'avec moi va la vie
et que derrière est la mort.

Tu ne peux danser à nouveau
avec ta robe de soie dans la salle.

Tu vas abîmer tes souliers,
mais tu vas grandir dans la marche.

Tu dois marcher sur les épines
en laissant des gouttelettes de sang.

Baise-moi à nouveau, chérie.

Nettoie ce fusil, camarade.

Non seulement le feu

Ah oui je me souviens,
ah de tes yeux clos
comme pleins dedans de lumière noire,
de tout ton corps comme une main ouverte,
comme une grappe blanche de la lune,
et l'extase,
quand nous tue un rayon,
quand un poignard nous blesse aux racines
et une lumière nous brise la chevelure,
et quand
nous revenons peu à peu
à la vie,
comme si de l'océan nous sortions,
comme si du naufrage
nous revenions blessés
entre les pierres et les algues rouges.

Mais
il y a d'autres souvenirs,
non seulement des fleurs de l'incendie,
mais aussi de petits jaillissements
qui apparaissent soudain
quand je vais dans les trains
ou dans les rues.
Je te vois
lavant mes mouchoirs,
étendant à la fenêtre
mes chaussettes trouées,
ta silhouette dans laquelle tout,
tout le plaisir comme une flambée
tombe sans te détruire,
de nouveau,
petite femme
de tous les jours,
de nouveau être humain,
humblement humain,
fièrement pauvre,
comme tu dois être pour être
non pas la rapide rose

que la cendre de l'amour défait,
mais toute la vie,
toute la vie avec savon et aiguilles,
avec l'arôme que j'aime
de la cuisine que peut-être nous n'aurons pas
et dans laquelle ta main parmi les frites
et ta bouche chantant en hiver
pendant que vient le rôti
seraient pour moi le séjour
du bonheur sur la terre.

Ah mon aimée,
non seulement le feu entre nous brûle,
mais aussi toute la vie,
la simple histoire,
le simple amour
d'une femme et d'un homme
pareils aux autres.

La morte

Si soudain tu n'existes pas,
si soudain tu ne vis pas,
je continuerai à vivre.

Je n'ose
je n'ose pas l'écrire,
si tu meurs.

Je continuerai à vivre.

Parce que où un homme n'a pas de voix
là, ma voix.

Où que les noirs soient bastonnés,
je ne peux être mort.
Quand entreront en prison mes frères
j'entrerai avec eux.

Quand la victoire,
non ma victoire,
mais la grande victoire
viendra
même si j'étais muet je devrai parler :
je la verrai venir même si j'étais aveugle.

Non, pardonne-moi.
Si tu ne vis pas,
si
toi, chérie, mon amour,
si toi
tu es morte,
toutes les feuilles tomberont sur ma poitrine,
il pleuvra sur mon âme jour et nuit,
la neige brûlera mon cœur,
je marcherai avec le froid et le feu et la mort et la neige,
mes pieds voudront marcher vers où tu dors,

mais
je continuerai à vivre,
parce que tu me voulus sur toutes les choses
intraitable,
et, mon amour, parce que tu sais que je suis non seulement un
homme
mais tous les hommes.

Petite Amérique

Quand je regarde la forme
de l'Amérique sur la carte,
mon amour, c'est toi que je vois :
les hauteurs du cuivre sur ta tête,
tes seins, blé et neige,
ta taille mince,
de véloces rivières qui palpitent, de douces
collines et prairies
et dans le froid du sud tes pieds terminent
leur géographie d'or dupliqué.

Mon amour, quand je te touche
non seulement mes mains
ont parcouru tes délices,
mais aussi branches et terres, fruits et eau,
le printemps que j'aime,
la lune du désert, la poitrine
de la colombe sauvage,
la suavité des pierres usées
par les eaux de la mer ou des rivières
et la garrigue rouge
du maquis où
la soif et la faim guettent.
Et ainsi ma vaste patrie me reçoit,
petite Amérique, en ton corps.

Plus encore, quand je te vois penchée
je vois dans ta peau, dans ta couleur d'avoine,
la nationalité de mon cœur.
Parce que de tes épaules
le coupeur de canne
de Cuba brûlante
me regarde, couvert de sueur obscure,
et de ta gorge
des pêcheurs qui tremblent
dans les humides maisons du rivage
me chantent leur secret.
Et ainsi le long de ton corps,

petite Amérique adorée,
les terres et les villes
interrompent mes baisers
et ta beauté alors
non seulement allume le feu
qui brûle sans se consumer entre nous,
mais aussi m'appelle avec ton amour
et au travers de ta vie
elle me donne la vie qui me manque
et la saveur de ton amour s'agrège à la boue,
le baiser de la terre qui m'attend.

Cinquième partie

Ode et germinations

I

La saveur de ta bouche et la couleur de ta peau,
 peau, bouche, ô fruit de ces jours véloce,
 dis-moi, étaient-ils sans cesse à tes côtés
 durant des années et durant des voyages et durant des lunes et so-
 leils
 et terre et pleur et pluie et joie
 ou bien seulement maintenant, seulement
 sortent-ils de tes racines
 comme l'eau apporte à la terre sèche
 des germinations qu'elle ne connaissait pas
 ou bien aux lèvres de la cruche oubliée
 est-ce que monte dans l'eau le goût de la terre ?

Je ne sais, ne me le dis pas, tu ne sais.
 Personne ne sait ces choses.
 Mais approchant tous mes sens
 à la lumière de ta peau, tu disparaissais,
 tu fonds comme l'arôme
 acide d'un fruit
 et la chaleur d'un chemin,
 l'odeur du maïs qui s'égrène,
 le chèvrefeuille du soir pur,
 les noms de la terre poussiéreuse,
 le parfum infini de la patrie :
 magnolia et maquis, sang et farine,
 galops de chevaux,
 la lune poussiéreuse du village,
 le pain nouveau-né :
 ah tout de ta peau revient à ma bouche,
 revient à mon cœur, revient à mon corps,
 et je suis à nouveau avec toi
 la terre que tu es :
 tu es en mon profond printemps :
 je sais à nouveau en toi comment je germe.

II

Tes années que je dus sentir
croître près de moi comme des grappes
jusqu'à ce que tu aies vu comment le soleil et la terre
à mes mains de pierre t'auraient destinée
jusqu'à ce que grain de raisin avec grain de raisin tu aies fait
chanter dans mes veines le vin.
Le vent ou le cheval
se dévoyant auraient pu
faire que je passasse par ton enfance,
le même ciel tu as vu chaque jour,
la même boue de l'hiver obscur,
la ramure sans fin des pruniers
et leur douceur de couleur mauve.
Seuls quelques kilomètres de nuit,
les distances mouillées
de l'aurore champêtre,
une poignée de terre nous sépara, les murs
transparents
que nous ne passâmes pas, pour que la vie,
après, mît toutes
les mers et la terre
entre nous, et que nous nous approchions
malgré l'espace,
pas à pas nous cherchant,
d'un océan à l'autre,
jusqu'à ce que je vis que le ciel s'incendiait
et que volait dans le ciel ta chevelure
et tu vins à mes baisers avec le feu
d'un météore déchaîné
et en te fondant dans mon sang, la douceur
de la prune sauvage
de notre enfance je reçus dans ma bouche,
et je te serrai contre ma poitrine comme
si la terre et la vie je recouvrais.

III

Ma sauvageonne, nous dûmes
 recouvrer le temps
 et rebrousser chemin, dans la distance
 de nos vies, baiser par baiser,
 ramassant en un lieu ce que nous dûmes
 sans joie, découvrant en un autre
 le chemin secret
 qui rapprochait peu à peu tes pas des miens,
 et ainsi sous ma bouche
 tu revois la plante insatisfaite
 de ta vie allongeant ses racines
 vers mon cœur qui t'attendait.
 Et une par une les nuits
 entre nos villes séparées
 s'agrègent à la nuit qui nous unit.
 La lumière de chaque jour
 nous offre sa flamme ou son repos,
 hors du temps,
 et ainsi se déterre
 dans l'ombre ou la lumière notre trésor,
 et ainsi nos baisers baisent la vie :
 tout l'amour dans notre amour s'enferme :
 toute la soif termine dans notre étreinte.
 Nous voilà enfin face à face,
 nous nous sommes trouvés,
 nous n'avons rien perdu.
 Nous nous sommes parcourus lèvre à lèvre,
 nous avons changé mille fois,
 entre nous la vie et la mort,
 tout ce que nous apportions
 comme de mortes médailles
 nous le jetâmes au fond de la mer,
 tout ce que nous apprîmes
 ne nous servit à rien :
 nous recommençâmes à zéro,
 nous terminâmes à nouveau³
 la mort et la vie.
 Et ici nous survécûmes,

3. NDT. *de nuevo* peut signifier à *nouveau* (répétition) mais aussi, avec le verbe *commencer*, l'idée d'un nouveau départ (vers précédent).

purs, avec la pureté que nous créâmes,
plus larges que la terre qui ne put nous dévoyer,
éternels comme le feu qui brûlera
tant que la vie durera.

IV

Quand je suis parvenu ici ma main s'interrompt.
 Quelqu'un demande : — Dis-moi pourquoi, comme les vagues
 sur une même côte, tes mots
 sans cesser vont et reviennent à son corps ?
 Est-elle la seule forme que tu aimes ?
 Je réponds : mes mains ne se rassasient pas
 sur elle, mes baisers ne fatiguent pas,
 pourquoi retirerais-je les mots
 qui reproduisent l'empreinte de son contact aimé,
 qui se referment en gardant
 inutilement comme le filet garde l'eau,
 la surface et la température
 de la vague la plus pure de la vie ?
 Et, mon amour, ton corps n'est pas seulement la rose
 qui dans l'ombre ou la lune se lève,
 ou que je surprends ou poursuis.
 Non seulement il est mouvement ou brûlure,
 acte de sang ou pétale du feu,
 mais pour moi tu m'as apporté
 mon territoire, la boue de mon enfance,
 les vagues de l'avoine,
 la peau ronde du fruit obscur
 que j'arrachai de la jungle,
 arôme de bois et pommes,
 couleur d'eau cachée où tombent
 des fruits secrets et de profondes feuilles.
 Oh mon amour ton corps s'élève
 comme une ligne pure de pot
 depuis la terre qui me reconnaît
 et quand te rencontrèrent mes sens
 tu palpitas comme si tombaient
 en toi la pluie et les graines !
 Ah qu'on me dise comment
 je pourrais t'abolir
 et que mes mains sans ta forme
 arrachent le feu de mes mots !
 Ma douce, repose
 ton corps sur ces lignes qui te doivent
 plus que ce que tu me donnes à ton contact,
 vis en ces mots et reproduis

en eux la douceur et l'incendie,
frisonne au milieu de leurs syllabes,
dors dans mon nom comme tu t'es endormie
sur mon cœur, et ainsi demain
mes mots garderont
le creux de ta forme
et celui qui les entendra un jour recevra une rafale
de blé et de coquelicots :
il respirera encore
le corps de l'amour sur la terre !

V

Fil de blé et eau,
de cristal ou de feu,
la parole et la nuit,
le travail et l'ire,
l'ombre et la tendresse,
tout cela tu l'as peu à peu cousu
à mes poches trouées,
et non seulement tu m'attendis
dans la zone trépidante
où l'amour et le martyr sont jumeaux
comme deux cloches d'incendie,
mon amour,
mais aussi dans les plus petites
obligations douces.
L'huile d'olive d'Italie fit ton nimbe,
sainte de la cuisine et la couture,
et ta toute petite coquetterie,
qui s'attardait tant dans le miroir,
avec tes mains qui ont
des pétales que le jasmin envierait
lava les ustensiles et mes habits,
désinfecta les plaies.
Mon amour, tu vins
à ma vie préparée
comme coquelicot et comme guérilléro :
la splendeur de soie que je parcours
avec la faim et la soif
que j'apportai pour toi seulement à ce monde,
et derrière la soie
la jeune fille de fer
qui luttera à mes côtés.
Mon amour, mon amour, ici nous nous trouvâmes.
Soie et métal, approche-toi de ma bouche.

VI

Et parce que Amour combat
non seulement dans sa brûlante agriculture,
mais aussi dans la bouche des hommes et femmes,
je finirai par sortir du chemin
ceux qui entre ma poitrine et ta fragrance
voudraient interposer leur plante obscure.
De moi rien de mauvais en plus
ils ne te diront, mon amour,
de ce que je t'ai dit.
J'ai vécu dans les prairies
avant de te connaître
et je n'ai pas attendu l'amour mais
je guettais et je sautai sur la rose.
Quoi de plus peuvent-ils te dire ?
Je ne suis ni bon ni mauvais mais un homme,
et ils ajouteront alors le danger
de ma vie, que tu connais
et qu'avec ta passion tu as partagé.
Eh bien, ce danger
est danger d'amour, d'amour complet
envers toute la vie,
envers toutes les vies,
et si cet amour nous apporte
la mort ou les prisons,
je suis certain que tes grands yeux,
comme quand je les baise
se fermeront alors avec fierté,
avec double fierté, mon amour,
avec ta fierté et la mienne.
Mais vers mes oreilles ils viendront avant
pour saper la tour
de l'amour doux et dur qui nous lie,
et ils me diront : — «Celle
que tu aimes,
elle n'est pas une femme pour toi,
pourquoi l'aimes-tu ? Je crois
que tu pourrais en trouver une plus belle,
plus sérieuse, plus profonde,
plus autre, tu me comprends, regarde la si fluette,
et quelle tête elle a,

et regarde comme elle s'habille
et *et cetera et et cetera*».
Et moi dans ces lignes je dis :
comme cela je t'aime, mon amour,
mon amour, comme cela je t'aime,
comme tu t'habilles
et comme se lève
ta chevelure et comme
ta bouche sourit,
légère comme l'eau
de la source sur les pierres pures,
comme cela je t'aime ma chérie.
Je ne demande pas au pain qu'il m'enseigne
mais qu'il ne me vienne jamais à manquer
tous les jours de la vie.
Moi je ne sais rien de la lumière, d'où
elle vient, où elle va,
moi je veux seulement que la lumière allume,
moi je ne demande pas à la nuit
des explications,
moi je l'attends et elle m'enveloppe,
et comme cela toi, pain et lumière
et ombre tu es.
Tu es venue à ma vie
avec ce que tu apportais
faite
de lumière et pain et ombre je t'attendais,
et comme cela j'ai besoin de toi,
et comme cela je t'aime,
et à ceux qui voudront écouter demain
ce que je ne leur dirai pas, qu'ils le lisent ici,
et qu'ils reculent aujourd'hui car il est tôt
pour ces arguments.
Demain seulement nous leur donnerons
une feuille de notre amour, une feuille
qui tombera sur la terre,
comme si nos lèvres l'avaient faite,
comme un baiser qui tombe
depuis nos hauteurs invincibles
pour montrer le feu et la tendresse
d'un amour véritable.

Sixième partie

Épithalame

Te souviens-tu quand
en hiver nous arrivâmes à l'île ?
La mer vers nous soulevait
une coupe de froid.
Sur les murs les liserons
susurraient en laissant
tomber d'obscures feuilles
sur notre passage.
Tu étais aussi une petite feuille
qui tremblait sur ma poitrine.
Le vent de la vie là-bas te poussa.
Au début je ne te vis pas : je ne sus
que tu marchais avec moi,
jusqu'à ce que tes racines
percent ma poitrine,
elles s'unirent aux fils de mon sang,
elles parlèrent par ma bouche,
elles fleurirent avec moi.
Ainsi fut ta présence inaperçue,
feuille ou branche invisible
et mon cœur se peupla soudain
de fruits et de sons.
Tu habitas la maison
qui t'attendait obscure
et tu allumas les lampes alors.
Te souviens-tu, mon amour,
de nos premiers pas sur l'île ?
Les pierres grises nous reconnurent,
les averses,
les cris du vent dans l'ombre.
Mais le feu a été
notre unique ami,
près de lui nous serrâmes
le doux amour d'hiver
à quatre bras.
Le feu vit croître notre baiser nu
jusqu'à toucher des étoiles cachées,
et il vit naître et mourir la douleur
comme une épée brisée
contre l'amour invincible.
Te souviens-tu,
oh dormeuse dans mon ombre,
comment de toi croissait
le songe,

de ta poitrine nue
 ouverte avec ses coupoles jumelles
 vers la mer, vers le vent de l'île
 et comment dans ton songe je naviguais
 libre, sur la mer et dans le vent
 attaché et immergé pourtant
 dans le volume bleu de ta douceur ?
 Oh douce, oh ma douce,
 le printemps changea
 les murs de l'île.
 Une fleur apparut comme une goutte
 de sang orangé,
 et ensuite les couleurs déchargèrent
 tout leur poids pur.
 La mer reconquérit sa transparence,
 la nuit dans le ciel
 apporta ses grappes
 et alors toutes les choses susurrèrent
 notre nom d'amour, pierre par pierre
 elles dirent notre nom et notre baiser.
 L'île de pierre et mousse
 résonna dans le secret de ses grottes
 comme dans ta bouche le chant,
 et la fleur qui naissait
 parmi les interstices de la pierre
 avec sa secrète syllabe
 dit au passage ton nom
 de plante brûlante,
 et la roche escarpée, levée
 comme le mur du monde
 reconnut mon chant, ma bien-aimée,
 et toutes les choses dirent
 ton amour, mon amour, mon aimée,
 parce que la terre, le temps, la mer, l'île,
 la vie, la marée,
 le germe qui entrouvre
 ses lèvres dans la terre,
 la fleur dévoreuse,
 le mouvement du printemps,
 tout nous reconnaît.
 Notre amour est né
 hors des murs,
 dans le vent,
 dans la nuit,

sur la terre,
et c'est pourquoi l'argile et la corolle,
la boue et les racines
savent comment tu t'appelles,
et elles savent que ma bouche
se joignit à la tienne
parce que sur la terre on nous sema ensemble
sans que seulement nous le sûmes,
et que nous croissons ensemble
et fleurissons ensemble
et c'est pourquoi
quand nous passons,
ton nom est dans les pétales
de la rose qui croît sur la pierre,
mon nom est dans les grottes.
Elles savent tout,
nous n'avons pas de secrets,
nous avons crû ensemble
mais nous ne le savions pas.
La mer connaît notre amour, les pierres
de la hauteur rocheuse
savent que nos baisers fleurirent
avec une pureté infinie,
comment parmi ses interstices une bouche
écarlate voit poindre le jour :
ainsi elles connaissent notre amour et le baiser
qui réunit ta bouche et la mienne
en une fleur éternelle.
Mon amour,
le doux printemps,
fleur et mer, nous entourent.
Nous ne l'échangeâmes pas
contre notre hiver,
quand le vent
commença à déchiffrer ton nom
qu'aujourd'hui à toute heure il répète,
quand
les feuilles ne savaient pas
que tu étais une feuille,
quand
les racines
ne savaient pas que tu me cherchais
sur ma poitrine.
Mon amour, mon amour,

le printemps nous offre le ciel,
mais la terre obscure
est notre nom,
notre amour appartient
à tout le temps et la terre.
En nous aimant, mon bras
sous ton cou de sable
nous attendrons
comment changent la terre et le temps
sur l'île,
comment tombent les feuilles
des liserons taciturnes,
comment s'en va l'automne
par la fenêtre cassée.
Mais nous
nous allons attendre
notre ami,
notre ami aux yeux rouges,
le feu,
quand à nouveau le vent
secouera les frontières de l'île
et ignorera le nom
de tous,
l'hiver
nous cherchera, mon amour,
toujours,
il nous cherchera, parce que nous le connaissons,
parce que nous ne le craignons pas,
parce que nous avons
avec nous
le feu
pour toujours.
Nous avons
la terre avec nous
pour toujours,
le printemps avec nous
pour toujours,
et quand se détachera
des liserons
une feuille
tu sauras, mon amour,
quel nom est inscrit
sur cette feuille,
un nom qui est le tien et est le mien,

notre nom d'amour, un seul
être, la flèche
qui traversa l'hiver,
l'amour invincible,
le feu des journées,
une feuille
qui tomba sur ma poitrine,
une feuille de l'arbre
de la vie
qui fit son nid et chanta,
qui fit des racines,
qui donna des fleurs et des fruits.
Et ainsi tu vois, mon amour,
comment il marcha
à travers l'île,
à travers le monde,
sûr au milieu du printemps,
fou de lumière dans le froid,
marchant calme dans le feu,
soulevant ton poids
de pétale dans mes bras,
comme s'il n'avait toujours cheminé
qu'avec toi, mon cœur,
comme s'il ne savait cheminer
qu'avec toi,
comme s'il ne savait chanter
que quand tu chantes.

Septième partie

La lettre en chemin

Adieu, mais avec moi
tu seras, tu iras dans
une goutte de sang qui circulera dans mes veines
ou dehors, baiser qui embrase le visage
ou ceinture de feu sur ma taille.
Ma douce, reçoit
le grand amour qui sortit de ma vie
et qui en toi ne trouvait pas de territoire
comme l'explorateur perdu
dans les îles du pain et du miel.
Je te trouvai après
l'orage,
la pluie lava l'air
et dans l'eau
tes doux pieds brillèrent comme des poissons.

Mon adorée, je vais à mes combats.

Je grifferai la terre pour te faire une caverne
et là ton Capitaine
t'attendra avec des fleurs sur la couche.
Ne pense plus, ma douce,
à la tourmente
qui passa entre nous
comme un éclair de phosphore
en nous laissant peut-être sa brûlure.
La paix arriva aussi parce que je reviens
lutter sur ma terre,
et comme j'ai le cœur complet
avec la part de sang que tu me donnas
pour toujours,
et comme
j'ai
les mains pleines de ton être nu,
regarde-moi,
regarde-moi,
regarde-moi sur la mer, car je vais radieux,
regarde-moi dans la nuit car je navigue,
et mer et nuit sont tes yeux.
Je ne suis pas sorti de toi quand je m'éloigne.
Maintenant je vais te raconter :
ma terre sera la tienne,

je vais la conquérir,
non seulement pour te la donner,
mais aussi pour tous,
pour tout mon peuple.
Un jour le voleur sortira de sa tour.
Et l'envahisseur sera bouté.
Tous les fruits de la vie
croîtront dans mes mains
habituéés avant à la poudre.
Et je saurai caresser les nouvelles fleurs
parce que tu m'enseignas la tendresse.
Ma douce, mon adorée,
tu viendras avec moi lutter corps à corps
parce que dans mon cœur vivent tes baisers
comme de rouges drapeaux,
et si je tombe, non seulement
la terre me couvrira
mais aussi ce grand amour que tu m'apportas
et qui vécut circulant dans mon sang.
Tu viendras avec moi,
en cette heure je t'attends,
en cette heure et en toutes les heures,
en toutes les heures je t'attends.
Et quand viendra la tristesse que je hais
cogner à ta porte,
dis-lui que je t'attends
et quand la solitude voudra que tu changes
le pot sur lequel mon nom est écrit,
dis à la solitude qu'elle parle avec moi,
que je dus partir
parce que je suis un soldat
et que là où je suis,
sous la pluie ou sous
le feu,
mon amour, je t'attends.
Je t'attends dans le désert le plus dur
et près du citronnier en fleurs,
partout où se trouve la vie,
où le printemps naît,
mon amour, je t'attends.
Quand on te dira : «Cet homme
ne t'aime pas», souviens-toi
que mes pieds sont seuls dans cette nuit, et cherchent
les doux et petits pieds que j'adore.

Mon amour, quand on te dira
que je t'ai oubliée, et quand bien même
ce serait moi qui le dirait,
quand même je te le dirais,
ne me crois pas,
qui et comment pourrait
te couper de ma poitrine
et qui recevrait
mon sang
si alors vers toi je saignais ?
Mais je ne peux non plus
oublier mon peuple.
Je vais lutter dans chaque rue,
derrière chaque pierre.
Ton amour aussi m'aide :
il est une fleur close
qui à chaque fois m'emplit de son arôme
et qui s'ouvre soudain
en moi comme une grande étoile.

Mon amour, c'est la nuit.

L'eau noire, le monde
endormi, m'entourent.
Plus tard viendra l'aurore,
et pendant ce temps je t'écris
pour te dire : «Je t'aime».
Pour te dire «Je t'aime», soigne,
nettoie, élève,
défends
notre amour, mon cœur.
Je te le laisse comme si je te laissais
une poignée de terre avec des graines.
De notre amour naîtront des vies.
En notre amour elles boieront de l'eau.
Peut-être viendra un jour
où un homme
et une femme, pareils
à nous,
toucheront cet amour et il aura encore la force
de brûler les mains qui le toucheront.
Qui avons-nous été ? Qu'importe ?

Ils toucheront cet amour
et le feu, ma douce, dira ton simple nom
et le mien, le nom
que toi seule tu sus parce que toi seule
sur la terre sait
qui je suis, et parce que personne ne me connut comme une,
une seule de tes mains,
parce que personne
ne sut comment, ni quand
mon cœur brûlait,
seulement
tes grands yeux sombres le surent,
ta large bouche,
ta peau, tes seins,
ton ventre, tes entrailles
et ton âme que je réveillai
pour qu'elle chante
jusqu'à la fin de la vie.

Mon amour, je t'attends.

Adieu, mon amour, je t'attends.

Mon amour, mon amour, je t'attends.

Et ainsi cette lettre s'achève
sans aucune tristesse :
mes pieds sont fermes sur la terre,
ma main écrit cette lettre en chemin,
et au milieu de la vie je serai
toujours
près de l'ami, face à l'ennemi,
avec ton nom aux lèvres
et un baiser qui jamais
ne quitta les tiennes.

Table des matières